

OLIVER ROHE

UN PEUPLE
EN PETIT

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

UNE ANNÉE EN FRANCE, 2007, *en collaboration avec François Bégaudeau et Arno Bertina.*

Aux Éditions Naïve

NOUS AUTRES, 2005.

Aux Éditions Allia

TERRAIN VAGUE, 2005, *illustrations d'Alexis Gallissaires.*

DÉFAUT D'ORIGINE, 2003.

UN PEUPLE EN PETIT

OLIVER ROHE

UN PEUPLE
EN PETIT

roman

nrf

GALLIMARD

Merci au grand joyeux A.B. pour ses nombreuses lectures, ses critiques et ses conseils; à N.H., J.D., V.F., M.B., H.S., A.L., premiers lecteurs.

Merci enfin à B.M., pour son amitié et son soutien.

Bochum

Après la première de *Richard III* — de cela je me souviens encore, enfin je fais de mon mieux — la ville (étudiants, habitués, curieux, admiratrices) s'était coagulée dans la cantine du théâtre, épaulée contre épaulée, au milieu de murs tapissés d'affiches en noir et blanc. Des collègues toujours en costume de scène, bière à la main, bras dessus bras dessous, titubaient d'une table à l'autre, tout autour de nous, ravis pour la plupart de leur performance. Comme de coutume en pareille occasion, c'est un rituel immuable, des critiques du quotidien régional — un couple de cinquantenaires haïs par la profession — furetaient parmi la foule, lunettes embuées, vestes en velours côtelé, pour recueillir sur un calepin beige les impressions des uns et des autres, metteur en scène, dramaturge, acteurs, techniciens, membres du public. Toute cette population bien éméchée fraternisait sous une lumière rougeâtre et tamisée, impossible autrement,

dans ce petit espace saturé de musique rock, échangeant, en plus de leurs haleines diversement chargées, des propos plus ou moins savants sur le théâtre. D'un coin proche des toilettes quelqu'un m'avait demandé de rejouer le monologue d'ouverture de la pièce. Curieux d'en savoir plus sur elle, sur ses études, sur son séjour à Brême, j'avais feint de ne pas entendre cette demande pour le moins importune. D'autres voix s'étaient mises alors à hurler, plusieurs, de plus en plus nombreuses, à peu près toutes, *Karl! Le monologue Karl! Nous voulons le monologue Karl!*. Je m'étonnais de sa maîtrise parfaite de notre langue, apprise semble-t-il en à peine six mois, lorsque quelqu'un — le même? — me souleva de la chaise pour ensuite m'indiquer, sourire commercial et tête penchée à droite, le chemin de la table.

Donc, voici l'hiver de notre déplaisir changé en glorieux été par ce soleil d'York; voici tous les nuages qui pesaient sur notre maison ensevelis dans le sein profond de l'Océan! Donc, voici nos tempêtes ceintes de victorieuses guirlandes, nos armes ébréchées pendues en trophées, nos alarmes sinistres changées en gaies réunions, nos marches terribles en délicieuses mesures! mesures que j'avais déclamées debout, avec cette nonchalance étudiée qui caractérise mon jeu, au-dessus d'une masse de gens tout à fait concentrés, tout à fait silencieux, mais qui s'étaient aussitôt réveillés pour me réclamer à l'unisson la poursuite du monologue; requête persistante que j'ai fini par satisfaire bien qu'exprimer mon talent ailleurs que sur des

planches me déplaît au plus haut point : parce que je ne suis pas un vulgaire amuseur public, ni un de ces acteurs minables qui envisagent chaque minute de leur vie comme une audition capitale, de sorte qu'en chaque être humain ils reniflent un metteur en scène potentiel; et parce que rien n'est gratuit en ce monde, rien, ni le spectacle public de mes dons de comédien ni le constat funeste et pourtant réjouissant que *La guerre à ce hideux visage a déridé son front, et désormais, au lieu de monter des coursiers caparaçonnés pour effrayer les âmes des ennemis tremblants, elle gambade allègrement dans la chambre d'une femme, sous le charme lascif du luth*, charme que j'avais interrompu un court instant pour avaler une gorgée de bière chaude, ajuster ma perruque et me regarder les ongles, conscient de l'attention avide de l'assemblée, impatiente de m'entendre dire que *Moi qui ne suis pas formé pour ces jeux folâtres, ni pour faire les yeux doux à un miroir amoureux, moi qui suis rudement taillé et qui n'ai pas la majesté de l'amour pour me pavaner devant une nymphe aux coquettes allures, moi en qui est tronquée toute noble proportion, moi que la nature décevante a frustré de ses attraits, moi qu'elle a envoyé avant le temps dans le monde des vivants, difforme, inachevé, tout au plus à moitié fini, tellement estropié et contrefait que les chiens aboient quand je m'arrête près d'eux, à tel point que la foule à mes pieds, plus que jamais convaincue de mon abjection physique, avait improvisé quelques aboiements de circonstance pour accompagner le texte, eh bien, moi,*

dans cette molle et languissante époque de paix, je n'ai d'autre plaisir, pour passer les heures, que d'épier mon ombre au soleil et décrire ma propre difformité, avant de leur promettre, sur un ton de plus en plus venimeux, de plus en plus froid, pris à mon tour à mon propre jeu, comme si j'étais sur scène à ce moment-là, que puisque je ne puis être l'amant qui charmera ces temps beaux parleurs, je suis déterminé à être un scélérat et à être le trouble-fête de ces jours frivoles.

Applaudissements,
onomatopées,
bis,

que j'avais déclinés d'un sourire assez crispé, mains jointes devant le thorax, avant de descendre de ma table et de reprendre enfin notre conversation — Brême, les études, ses yeux noirs, la langue allemande —, que nous avions prolongée facile jusqu'au petit matin, délestés au fur et à mesure du brouhaha de la cantine, de son épais nuage de fumée, de son aura alcoolisée, avant de nous marier six mois plus tard à la mairie de Cologne, installés dans un confortable appartement à proximité des berges, le long du Rhin, dans le quartier où se déroule l'essentiel du carnaval annuel de la ville, avant de mettre au monde une fille aux yeux verts, aujourd'hui superbe jeune femme filant le parfait amour avec un grand roux amateur de puzzles, dont elle s'est éprise pour des motifs qui me restent incompréhensibles, il y a une dizaine d'années, pendant ses vacances en Turquie,

tant son physique sa personnalité son être tout entier suscitent au mieux l'indifférence et au pire le dégoût, handicaps qu'il a pourtant réussi à surmonter, miraculeusement, pour s'attirer les faveurs d'une femme — ma fille — qui d'ordinaire, si les choses étaient à leur place, si le monde tournait rond, devrait s'afficher dans les bras d'un homme pour le moins flamboyant, davantage courtoisé aussi, à la mesure de sa beauté et de son intelligence, un banquier new-yorkais, ou un grand acteur allemand, ou un héritier milanais, pourquoi pas des hommes de cet ordre-là, puisque j'en connais un certain nombre depuis le temps que je parcours les planches, aux quatre coins de l'Europe, parfois même de l'autre côté de l'Atlantique, à l'époque où Lee Strasberg, dont je méprise superbement les méthodes bien qu'elles aient engendré deux trois talents, avait invité le jeune acteur que j'étais à prodiguer quelques conseils à ses élèves, peu habitués — et pour cause — à ce qu'on leur dise que le jeu consiste surtout à creuser des frontières entre notre tête notre bouche notre corps et le texte, sans quoi la possibilité d'interpréter la moindre pièce nous serait retirée, sans quoi rien ne distinguerait le théâtre d'une pénible thérapie de groupe, sans quoi nous ne serions pas là, tout simplement, dans l'hiver new-yorkais, en janvier 1975, peu après notre séparation, à discuter entre nous du propre des acteurs, de la nature de leur jeu, qu'elle n'a soit dit en passant jamais aimé, ou du moins jamais pris au sérieux, pas

assez pour comprendre qu'il s'agissait — au même titre que la médecine ou la comptabilité — d'une véritable profession, poursuivie avec succès depuis mes débuts, inlassablement, malgré les obstacles les ratés et les découragements, des scènes obscures de Brême jusqu'au faste du Burgtheater de Vienne, en passant par les festivals de Salzbourg, la Volksbühne de Berlin et aujourd'hui le théâtre de Bochum, ville terrifiante où j'ai cependant appris mon métier d'acteur, où je m'apprête, dès que je sortirai du train, dans dix semaines précisément, à interpréter le rôle d'un commis voyageur déclinant.

Personnage Deux

Il est très facile de passer — certains diront tuer — une journée en se contentant d'observer le plafond. Le plafond déploie une vie mondaine très riche. Il peut abriter des espèces invisibles à l'œil nu, des araignées graciles et besogneuses, des nappes de poussières grises. Tout ce beau monde s'anime de jour comme de nuit pour donner vie à un plafond, pour le gratifier d'une substance qu'à nu il ne possède pas. À défaut de toutes ces populations, un plafond ne sera jamais rien de plus qu'un putain de plafond. D'habitude les gens, ou plutôt les êtres humains, redoutent les moments où ils sont seuls face à eux-mêmes. Oui les êtres humains. Ou alors : les autres. Gens ne désigne rien de particulier. Il est

même vaguement péjoratif. Exemple : gens du voyage. Exemple : gens de bonne compagnie. Il s'agit pourtant de moments agréables et instructifs, où il leur est loisible (aux gens, aux êtres humains, aux autres) de faire l'inventaire de leurs objets. Ici une paire de chaussures, là un tire-bouchon; sous le bureau un caisson de basse, sur l'étagère une feuille d'imposition. Et cætera. Ce sont des moments privilégiés où il est possible de vérifier l'étendue de son vocabulaire, de mettre en relation les mots et les objets, voire d'interroger l'arbitraire de leur union. Prenons le mot Serge. Pourquoi Serge colle-t-il si bien à son objet (mon voisin commissaire aux comptes)? Difficile à dire. Serge aurait pu s'appeler Jean-Michel, ou Moktar, ou Lothar. En théorie. Ce n'est pourtant pas le cas. Il s'appelle bien Serge. Disons que c'est une énigme. Lorsque j'ai vu Serge pour la première fois — il discutait de la fontaine en marbre avec une stagiaire — aucun autre qualificatif que Serge ne m'est venu à l'esprit. Je savais qu'il s'appellerait Serge avant même qu'il n'ait eu à me le dire. Est-ce sa corpulence, son assurance, sa mâchoire virile qui m'ont servi d'indices? Impossible à dire. Son sourire carnassier, ses chaussures vernies, sa chevelure poivre et sel? Impossible à dire. Autre exemple : j'ai beau me persuader que cette chaussure renversée à côté de mon lit ne s'appelle pas nécessairement chaussure (mais disons tube, sauce ou tourniquet), rien n'y fait. Au terme de toutes mes tentatives, j'en arrive à la même

conclusion : chaussure. Elle n'a pourtant aucune raison, si ce n'est la susceptibilité, de tenir à ce point à son nom. Cette manière d'attribuer un mot à chaque chose, et de l'attribuer avec justesse, sans qu'aucune véritable alternative soit possible, me plonge souvent dans un état d'hébétude prolongé. Problème vieux comme le monde. Sans doute. Mais aussi longtemps que les choses s'entêteront à vouloir s'affubler d'un mot unique et particulier, aussi longtemps que leur susceptibilité me surprendra, jamais je ne confondrai les expressions passer une journée et tuer une journée.

3 janvier 1979

Je suis sur le balcon de ma chambre. On sonne à la porte. Je donne des graines à mon canari. Il refuse de les avaler. J'essaye d'introduire les graines dans sa bouche. Ça ne marche pas non plus. Il me pince le doigt. Peut-être que le canari est cassé. On frappe à la porte. Peut-être qu'il boude encore. Ce n'est pas la première fois. Souvent le canari refuse de manger. L'autre jour aussi c'était pareil. Les canaris sont très capricieux. Le vétérinaire avait dit qu'il ne pouvait rien faire pour eux. C'est comme ça mon garçon des fois ils boudent pour une raison inconnue. On cogne à la porte.

J'ouvre.

Il y a deux hommes très grands dans l'entrée. Ils ont des pantalons noirs très larges. Ils ont des cein-

tures noires avec des étuis kaki sur le torse. Ils ont de très gros fusils noirs accrochés à l'épaule.

« Où est le reste de ta famille ? »

Je n'ai pas de salive dans la bouche. Elles sont dans le quartier. Elles m'ont dit qu'elles allaient visiter des voisins. Peut-être qu'elles font les courses. Peut-être qu'elles font un jogging. Je ne les ai pas vues depuis midi.

« Dis-leur que vous avez une semaine pour partir. »

Bochum

En sortant de la gare en début de matinée, sous la bruine, la tête chargée des bribes de conversations entendues tout au long du trajet, dans la fraîcheur, les muscles encore engourdis encore complètement froissés, le corps en réalité tout entier dans le cul, j'ai été lourdement frappé, comme étourdi en même temps que fasciné, par la laideur chaque fois plus surprenante de la ville. Le mot ville me semble d'ailleurs largement usurpé tant l'architecture générale du lieu, les plans qui ont présidé à sa fondation, l'espèce de haine du goût dont il s'imprègne, me font davantage penser à une benne à ordures. Une benne à ordures en brique rouge, en métal, en verre fumé — et remplie à ras bord d'ouvriers au chômage. Dans nulle autre région d'Allemagne, dans nulle autre ville de la Ruhr, les crimes de nos parents, et la reconstruction précipitée qui les a suivis, se font autant sentir — avec autant

de preuves, autant d'éclat. Dans cette ceinture industrielle en décrépitude, autrefois poumon minier du pays, se sont joués à deux reprises, avec un scénario identique, un aboutissement identique, tous les drames de l'Allemagne moderne : l'armement massif, la destruction massive, la reconstruction, le chômage massif. Au milieu de la scène, comme rescapée d'une catastrophe naturelle, le visage ahuri après tant d'humiliations, après tant de ferveur fanatique, survit chichement une population de petites gens hagards, voûtés et depuis toujours piétinés au nom de la grandeur de l'Allemagne ; grandeur qui a tour à tour et sans véritable transition porté le nom de nazisme puis celui de miracle économique. Au milieu de la scène, histoire de leur faire avaler la pilule, et de flatter par la même occasion leur orgueil prolétarien, les anciens notables de la ville, puis l'administration de la ville elle-même, ont érigé, à l'intention des ouvriers mais surtout des notables des communes voisines, un théâtre évidemment, en brique rouge, à la géométrie grossière, aux dimensions spectaculaires et mégalomaniaques — un bunker. Derrière les murs, dans des salles clinquantes et pompeuses, sur des planches en bois de chêne où se sont succédé des générations de metteurs en scène dits de renom, d'acteurs dits de renom et même de stagiaires dits de renom, sous des lustres aux mille bougies, se perpétue et sans doute grandit encore ce que les gens du coin appellent, non sans fierté, bière à la main, en caressant la queue de rat

réglementaire de leur progéniture : la grande tradition théâtrale de la ville de Bochum. Cette manière heureuse d'organiser le divertissement de la plèbe ne s'est toutefois pas bornée aux seuls plaisirs après tout restreints de l'intellect : à proximité de la mine, non loin du parc, à un kilomètre du théâtre, les autorités de la ville, soutenues par un club de donateurs privés, ont enfermé quelques animaux qualifiés d'exotiques (des canidés, des oies, deux aigles, une girafe) dans le but de satisfaire le besoin d'évasion des ouvriers. Les dimanches après-midi, avant de reprendre nos cours à l'école d'art dramatique, nous venions, mes camarades et moi, cuver notre alcool de la veille en admirant le sommeil des loups.

Personnage Deux

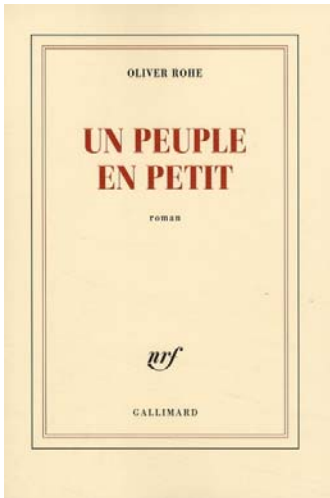
Je me suis toujours demandé pourquoi ma voisine du dessus, qui ne pèse pourtant pas plus d'une cinquantaine de kilos, fait trembler mon plafond à chacun de ses déplacements. Chaque jour il se lézarde un peu plus. Je crains pour la faune qui y évolue. Je n'aimerais pas qu'elle s'y sente menacée. Je crois que ma voisine du dessus souffre de graves problèmes urinaires. Il n'est pas impossible qu'en une seule nuit elle (appelons-la Géraldine) se rende cinq à six fois aux toilettes. Ou plutôt Amandine. Je dis problèmes urinaires à défaut du terme exact. Un médecin ne dirait jamais à son patient : vous avez des problèmes

urinaires, ou vous souffrez de quelque chose au ventre, ou il y a une couille dans votre foie. On ne le prendrait pas au sérieux. D'un médecin on attend toujours des termes scientifiques et compliqués, quitte à ne pas les comprendre. Surtout pour ne pas les comprendre. Va pour Donatella. J'ai toujours manqué de vocabulaire technique. Je ne connais rien au lexique des sciences, de la mécanique automobile, de la botanique, de l'œnologie, de la géologie ou de la gemmologie. Pour ne citer que ces cas-là. Ce n'est pas assez précis. Je me reprends. Je ne dispose, très exactement, que de peu de mots pour les objets. Autant je suis en mesure d'articuler des termes philosophiques abstraits (la conscience, l'intention, etc.), ou d'attribuer des mots conformes aux sentiments complexes qu'ils désignent (je suis perplexe par exemple), autant je suis incapable, mettons, de distinguer un boulon d'une clé de douze. La première fois que j'ai eu à réclamer une paille pour mon soda, c'est le mot chalumeau qui m'est sorti de la bouche. J'avais réclamé : puis-je avoir un chalumeau pour mon soda. S'il vous plaît. Je ne pense pas que cet épisode malheureux soit à mettre sur le dos d'une quelconque pathologie mentale. La dyslexie par exemple — puisque c'est la seule que je connaisse. Je n'avais éprouvé aucune difficulté à encastrier la dentition californienne de mon voisin dans le mot Serge, je m'en souviens très bien, ni à appeler ma chaussure par son vrai nom (chaussure). Je suis même à peu près certain

*Composé et achevé d'imprimer
par CPI Firmin Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 10 décembre 2008.
Numéro d'imprimeur : 91894.
Dépôt légal : janvier 2009.*

ISBN 978-2-07-078693-0/Imprimé en France.

155344



Un peuple en petit Oliver Rohe

Cette édition électronique du livre *Un peuple en petit*
de *Oliver Rohe*
a été réalisée le 30/01/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer le 10 décembre 2008
(ISBN 9782070786930)
Code Sodis : N02411 - ISBN : 9782072024115